

25 Oct 1980

MUSIQUES

BIENNALE

Obscur et lumineux

Gavin Bryars et ses amis à Paris

C'était fin Août, ou début Septembre peut-être... Laurence Sudre (dont on est prié d'apprécier le talent photographique) et moi sommes partis en reportage à Londres. Laurence voulait voir des punks ou des rastas. Moi je n'aime ni les uns ni les autres. D'où problème(s) Nous nous sommes quand même mis d'accord pour aller faire un tour (rapide disais-elle) chez les invités anglais de la Biennale (ou plutôt de l'atelier de création de France Culture). Moi qui aime bien prendre mon temps, causer de tout et de rien, parler de n'importe quoi, me balader dans des interviews informelles j'eus droit aux remarques acerbes de ma compagne pressée. « Quand est-ce qu'on va voir les punks » répétait-elle en expédiant les tasses de thé qu'on nous offrait tout au long de nos longues journées, au fond de son estomac clapotant. J'abrégeais donc et dus me résoudre à foncer vers l'essentiel. Mais dans le cas de ces compositeurs qui se réclament justement de « l'essentiel », comment procéder ?

Le « nouveau courant » comme disent les programmes de la biennale est fort modeste. Il est aussi harmonieux, drôle et très souvent, beau. Voici Gavin Bryars l'un de ses membres les moins éminents dont il faut se procurer sans plus tarder - si toutefois il est encore disponible quelque part - le disque intitulé « Sinking of the Titanic » (Obscure N°1) produit par Brian Eno, très bien ce Monsieur Bryars : doué et brillant. Écoutons le converser.

P.J. : A Paris vous allez encore jouer avec vos compères Dave Smith et John White. C'est un véritable groupe maintenant ?

G.B. : Pas vraiment. Si John, Dave et moi nous jouons souvent ensemble nous entendons le faire sans aucune structure organisationnelle.

P.J. : Vous regrettez de ne pas pouvoir jouer avec des formations plus importantes ? Avec un orchestre de chambre comme dans « Sinking of the Titanic » ?

G.B. : Non les concerts à 3 ou 4 me plaisent beaucoup. Ils posent moins de problèmes... Matériels et humains. Et puis en connaissant bien les interprètes on peut écrire pour eux des

morceaux qui leur conviennent parfaitement. De toutes façons je ne cherche pas particulièrement à tourner.

P.J. : Quelle est votre position en Angleterre aujourd'hui, en tant que compositeur ?

G.B. : Mmmh... On me considère comme un excentrique dans le sens où je n'appartiens pas à un courant officiel. Comme un peu fou aussi. Un type qui ne fait pas les choses normalement. La critique n'est pas très aimable avec moi. On m'attaque fréquemment mais ce qui est curieux c'est que là où les journalistes voient des défauts, je vois des vertus.

P.J. : Par exemple ?

G.B. : On me reproche ma naïveté, ma sentimentalité, un goût prononcé du pastiche, mon manque de sérieux... Je les revendique. Evidemment je pose un problème : je ne fais pas partie de l'avant garde, je n'ai rien à voir avec la musique électronique, je n'écris pas de pièces classiques, je ne suis nulle part.

aristocratique mais je crois que si tout le monde vous aime c'est que quelque chose ne va pas quelque part. Je ne veux pas dire par là que je me considère loin devant ou au dessus du public mais je pense que si l'on vise à atteindre le plus de gens possible on est obligé de réduire de plus en plus le dénominateur commun et le résultat ne peut être intéressant. Je préfère que ma musique soit appréciée par quelques personnes, mais d'une manière plus profonde.

P.J. : Depuis la disparition du label « Obscure » vous n'avez plus rien produit. Les disques ne vous intéressent plus ?

G.B. : Non, non. « Obscure » a été une expérience très amusante et ça m'a donné le goût d'enregistrer.

P.J. : Que se passe-t-il exactement avec le catalogue « Obscure » ?

G.B. : Je crois que Brian Eno qui en est le fondateur et le dirigeant n'a pas tout à fait enterré l'idée.

G.B. : D'abord il croit que les compositeurs anglais qui ont enregistré pour Obscure ne l'aiment pas beaucoup, ce qui n'est pas forcément vrai. Ou du moins ça l'est pour des raisons économiques...

P.J. Les compositeurs n'ont pas été payés ?

G.B. : Oui. Ils n'ont pas été payés, ils n'ont touché aucune royauté sur les disques vendus. Ils n'ont même pas de contrat. Les relations financières n'ont jamais été claires puisqu'il n'y a pas eu de contrat qui les spécifiait. Nous avons été très naïfs. Pour nous faire un disque c'était une occasion inespérée de faire diffuser notre musique et ces disques étaient eux-mêmes un paiement suffisant, mais Eno a insisté pour qu'il y ait contrat. Nous, nous lui disions : « Mais non, peu importe, nous sommes contents de faire ça ». Il répondait : « Dans deux, trois ans si nous vendons beaucoup, vous allez être mécontents de ne pas avoir de contrat ».

Nous pensions que ça ne se vendrait pas ou de toutes façons trop peu pour que nous en tirions un quelconque profit. Eno a eu raison mais les contrats n'ont jamais été signés. Avec le label Obscure il a joué un jeu intéressant mais il ne l'a pas joué à fond. Quand il passait à Londres, il s'occupait s'il lui restait un peu de temps. Evidemment il avait de bonnes raisons pour ça, en particulier des raisons économiques, il nous laissait les studios quand il y avait un trou dans le planning et cela a provoqué quelques distorsions dans la musique. Il téléphonait parfois la veille ou l'avant veille en nous demandant si nous avions quelque chose de prêt à enregistrer. Il fallait alors faire vite et admettre des compromis qui se sont révélés douloureux à posteriori. Les disques Obscure auraient pu être cent fois meilleurs.

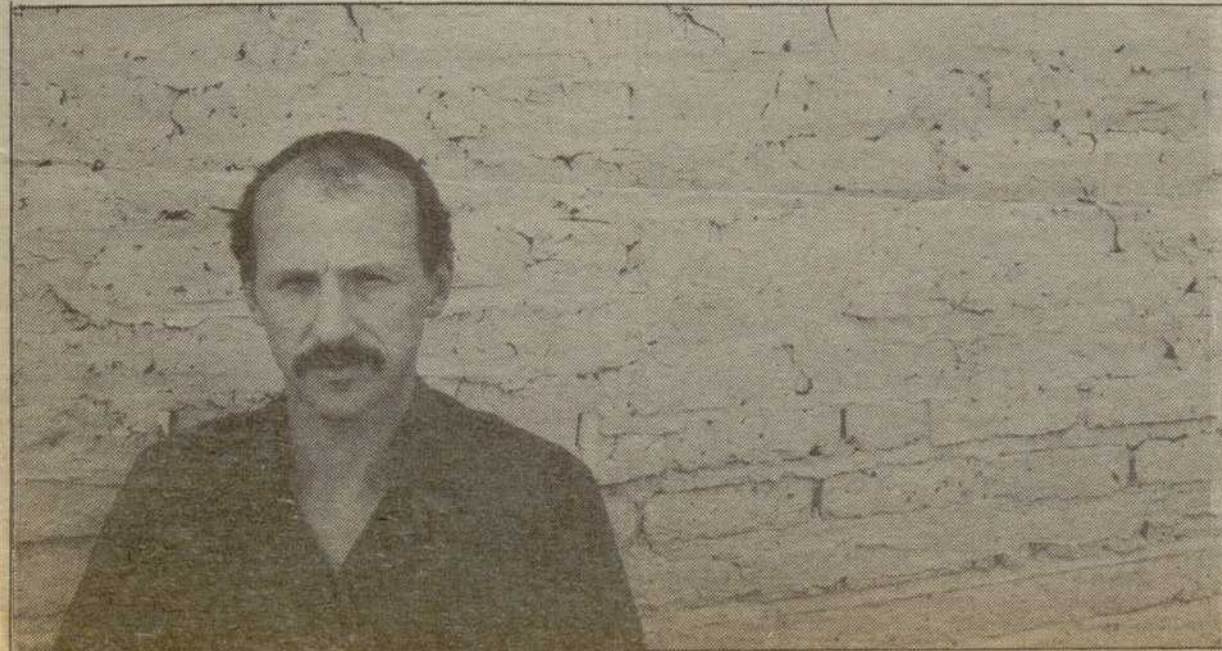
JOB

Gavin Bryars, Dave Smith, John White, Harold Budd, samedi 25 à 17h. Musée d'art moderne, Avenue du Président Wilson.

Dimanche 26 : les mêmes sauf Budd à 17h, même endroit. Harold Budd au Centre Américain à 21h Bd Raspail.

P.J. : Par exemple ?

Gavin Bryars (Photo Laurence Sudre).



LA CROIX

5, rue Bayard - 8^e

28 Oct 1980

Connaissez-vous les « performances » ?

Dans le petit théâtre du Centre américain, le public attend. Une musique aux harmonies étranges envahit la salle; sur la droite, un projecteur éclaire un saxophoniste qui avance à pas lents et saccadés jusqu'à une estrade. Au milieu, une statue grecque est projetée sur un écran. A gauche, sur une autre estrade, un couple de danseurs évolue très progressivement et très lentement.

Les tonalités du saxo captivent; les mouvements des danseurs fascinent; la disposition intrigue. Quinze minutes : fin.

C'était Surrender de Robert Longo : « a performance », un mélange de théâtre et d'art visuel. Il n'existe pas de mot français pouvant traduire « performance »; disons alors : une performance, car tous les artistes du « Kitchen » essaient de transcender les bornes de l'art que l'on a voulues, trop longtemps, rigides; et de faire participer les spectateurs en les faisant « travailler » réfléchir.

Avec le « Kitchen », c'est l'avant-garde américaine qui débarque à Paris. Et si on y ajoute Harold Budd actuellement à la Biennale, et Robert

Ashley au Centre Pompidou (tous deux s'étant produits au « Kitchen »), on a là un aperçu éblouissant de la nouvelle vague des créateurs américains.

Le « Kitchen », c'est un atelier d'art semblable au Centre américain (à cela près qu'on n'y donne pas de leçons) et comme il en existe des dizaines aux Etats-Unis.

Vidéo, danse et musique

Au départ, il y a dix ans, des artistes se réunissaient dans la cuisine d'un vieil hôtel de Soho, à New York, et fondèrent « the Kitchen ». Vers 1972-1973, ils s'installèrent dans un « loft » (entrepôt), toujours à Soho, le quartier des « galleries ».

Le « Kitchen », c'est la focalisation d'un certain nombre d'artistes; il y règne pluridisciplinarité et interdisciplinarité des manifestations artistiques. Et, ce qui fait une des particularités du « Kitchen », c'est qu'il n'y a pas d'intermédiaire entre la création et l'interprétation; celui qui conçoit exécute. Vidéo, danse, musique et performances : une géniale et séduisante « cuisine ».

Anne SAMSON

REGAIN
45, Rue Copernic - 15^e

Oct 1980

Avec la XI^e Biennale de Paris nous abordons la plus importante exposition internationale de cet automne. Quarante-trois pays, de l'Argentine à la Yougoslavie, en passant — au hasard — par la Chine, Chypre, la Corée du Sud, Cuba, l'Egypte, l'Inde, l'Irlande, l'Islande, la Pologne, la République Dominicaine, le Venezuela (un absent de marque, toutefois : l'U.R.S.S.) y sont représentés par plus de 300 artistes de moins de 35 ans, exprimant toutes les tendances,

toutes les recherches, tous les moyens de communication actuels. Les quatre sections principales de la Biennale sont présentées au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. La première consacrée aux arts plastiques, à la photographie, à l'installation, et aux peintres chinois, étant, de loin, la plus importante. La seconde couvre la vidéo. La troisième, les performances/interventions. La quatrième, le cinéma expérimental. A partir d'œuvres si diverses dans leurs techniques et dans leurs intentions quels commentaires peut-on faire?... Conseiller aux amateurs de visiter la Biennale et de déterminer eux-mêmes leur choix. Car il semble à peu près impossible d'établir des comparaisons entre des recherches d'avant-gardes apparaissant si différentes de conceptions, de lieux, de climats (physiques ou moraux); et parfois même si dépassées!... On notera, pourtant, la qualité de toutes les photographies exposées. Comme celle de la charmante imagerie populaire chinoise, montrée séparément au rez-de-chaussée du Musée. En outre des sections annexes traitant des livres, des éditions, revues, cassettes, de l'électrographie, du téléphonaphon art... De nombreuses manifestations ont lieu en marge de la Biennale. Elles sont annoncées dans l'imposant catalogue, et dans un petit journal distribué au bureau d'accueil. La section d'architecture de la Biennale de Paris est présentée par le Centre de Création Industrielle au Centre Georges Pompidou. Sur le thème de l'Urbanité, les jeunes créateurs de moins de quarante ans ont œuvré avec bonheur. Savoir faire la ville s'y double, en effet, de savoir vivre la ville. En cette Année du Patrimoine et des 1 000 jours de l'architecture cela est singulièrement encourageant.